

Le nouveau programme d'oral : plus qu'un contenu nouveau

Françoise Dulude

Numéro 33, mars 1979

Le nouveau programme de français au primaire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/56536ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Dulude, F. (1979). Le nouveau programme d'oral : plus qu'un contenu nouveau. *Québec français*, (33), 45–47.

LE NOUVEAU PROGRAMME D'ORAL

Plus qu'un contenu nouveau

L'annonce d'un nouveau programme d'apprentissage de l'oral fut généralement accueillie avec un soupir de soulagement. Le manque de précision du programme-cadre, les interprétations contradictoires qui en ont été données et les propositions souvent incohérentes des programmes institutionnels avaient laissé les enseignants insatisfaits et démunis. Il était bien normal alors que l'arrivée d'un nouveau programme, axé sur la communication, fasse naître des espoirs.

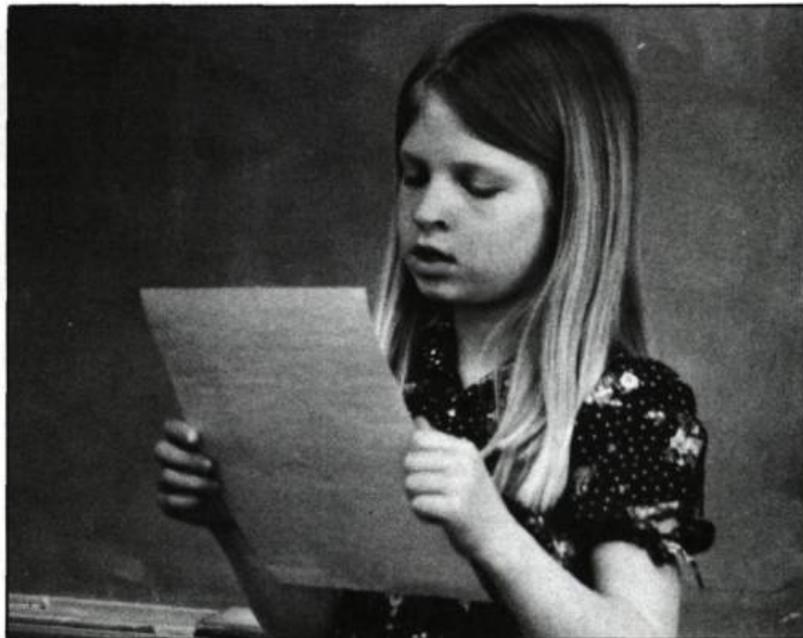
Mais à l'espoir succède l'inquiétude; car la nouveauté, même si on en ressent vivement la nécessité, entraîne avec elle incertitudes, craintes et inconfort. Et dès qu'on aborde la lecture de ce programme et qu'on tente de l'introduire dans la classe, les craintes ne se dissipent pas d'emblée.

C'est ce qu'ont ressenti trois enseignantes que j'ai rencontrées et qui m'ont fait part de leurs réactions au cours d'un échange dont je rapporterai ici l'essentiel. Ginette enseigne en deuxième année, Marie-Paule, en quatrième et Monique, en septième.

Françoise: Vous avez lu toutes trois le texte des Principes généraux en oral; quelles ont été vos réactions?

Ginette: À la première lecture, ça me semblait aller de soi; je me demandais même comment j'avais pu ne pas y penser avant. En même temps, je me demandais comment toutes ces idées allaient se concrétiser avec vingt-cinq petits. Je me sentais bien démunie et j'étais déjà en quête d'une banque d'activités à exploiter en classe. Le jargon m'a un peu effarouchée: des discours à caractère incitatif, ludique, expressif... il me manque sûrement bien des notions de linguistique. Je me suis rassurée quand j'ai lu les exemples d'activités.

Monique: Moi, avec mes grands de septième, il y a tellement à rattraper en écrit que je ne voyais même pas le temps de faire de l'oral. Puis j'ai lu les Principes généraux en écrit et j'ai tenté quelques expériences de communication écrite. Ce fut un choc! Mes élèves ne savent pas écrire; ils font bien des fautes, ça je le savais: ils sont en septième parce qu'ils sont faibles en



français. Pire encore, il n'y en a pas trois qui ont pu m'écrire quatre phrases sur ce qu'ils pensaient de l'école. J'ai paniqué, puis je me suis reportée à ce qu'ils disent au cours des causeries. J'ai l'impression que leur langue orale ressemble à ce qu'on décrit dans le programme comme la langue de l'enfant de six ans... pas étonnant qu'ils ne sachent pas écrire! J'ai alors commencé à m'intéresser au programme d'oral mais je ne voyais pas très bien où j'allais commencer avec mes élèves... j'en suis encore là.

Marie-Paule: J'ai tellement entendu de beaux principes ces dernières années!... J'ai quand même lu le contenu pour voir. Je ne retrouve pas les objectifs précis qu'on exige de nous. Pour moi, ça n'est pas différent du programme-cadre. Ça ne changera rien: les élèves vont encore s'exprimer mais vont-ils parler mieux?

Françoise: On pourrait discuter encore longuement les principes; j'ai l'impression que les interprétations varient beaucoup. Je préfère qu'on regarde plutôt ce qui ressort des essais que vous avez faits dans vos classes.

Monique: Jusqu'ici je ne me suis pas inspirée des activités suggérées dans le programme; j'avais besoin d'observer

et j'ai profité des causeries que je fais régulièrement avec mes élèves pour observer leur langue orale et voir ce que je pourrais faire. J'organise une fois ou deux par semaine des discussions sur des sujets qui les préoccupent, par exemple la mode, le travail, la religion, les relations avec les gars ou les filles, etc... Ils mettent tout leur cœur dans la discussion et semblent bien se comprendre; tu sais comment ils sont à cet âge: un sourire ou un clin d'œil en dit plus long que bien des phrases! Moi, je ne savais plus à quel spécialiste me vouer: c'était plein de fautes, les phrases étaient mal structurées et souvent je devais deviner ce qu'il y avait derrière un *t'sé que j'veux dire*. J'ai passé trois causeries à observer, me contentant d'intervenir seulement quand on m'y invitait; pour dire vrai, je ne savais pas quoi faire. Puis un jour, excédée par un xième *t'sé que j'veux dire*, je me suis risquée à demander aux autres s'ils savaient eux ce qu'il voulait dire. Ça a fait l'effet d'une douche froide. On s'est aperçu que plusieurs y mettaient des sens fort différents et que d'autres ne cherchaient même pas, c'était comme un mot de passe. Ça s'est passé la semaine dernière; la causerie s'est

terminée sur un certain malaise. Et, depuis ce temps je me pose encore plus de questions sur ce que je dois faire. J'ai l'impression quand même d'avoir touché quelque chose d'important.

Françoise: J'ai l'impression moi aussi que tu as mis le doigt sur une réalité importante de la communication orale: la difficulté de mettre des mots sur des réalités qu'on vit. Les sujets qui sont traités dans ces causeries sont très près des préoccupations de tes élèves; ce sont des sujets très chargés émotionnellement. Par ailleurs, tes élèves se connaissent bien, ils ont un vécu semblable et c'est pourquoi ils croient se comprendre à mi-mot. C'est difficile pour eux de constater que leur langage contient beaucoup d'imprécision et de confusion; c'est normal qu'ils aient ressenti un malaise. As-tu eu des réactions de leur part après cette intervention?

Monique: Pas immédiatement après, mais le lendemain: alors que je demandais à un élève une explication sur son devoir de mathématiques, il m'a lancé un *t'sé que j'veux dire* et un autre a immédiatement répliqué *non, moi je ne comprends pas!* Ça a provoqué un rire général. Je pense que maintenant, plusieurs comprennent qu'ils ne pourront plus s'en sortir avec des mots de passe.

Ginette: C'est drôle que tu dises cela car dans ma classe, j'ai vécu quelque chose de semblable: il y a un élève qui ne parle presque jamais. Au cours d'une activité de communication orale que j'avais organisée, il ne voulait pas participer. Les autres ont insisté pour entendre son histoire et il a finalement accepté. Son histoire s'est résumée à une phrase mais les autres l'ont applaudi chaleureusement et maintenant, dans les autres travaux en classe, il y en a souvent un qui demande à cet élève de dire sa réponse.

Françoise: Sais-tu ce qui a entraîné ce mouvement de sympathie?

Ginette: C'était la première fois que je voyais cela et ce n'est pourtant pas le premier élève timide que j'ai dans ma classe. Avant, je ne faisais pas souvent d'oral... peut-être une fois ou deux par mois pour pouvoir mettre une note sur le bulletin.

Françoise: C'était plutôt une activité d'évaluation qu'une activité d'apprentissage...

Ginette: Oui, et c'est peut-être pour cela que les élèves timides ou faibles n'osaient pas venir en avant.

Françoise: Et c'est peut-être aussi pour la même raison que les élèves ne s'impliquaient que pour eux-mêmes et ne s'intéressaient pas à ce que d'autres avaient à dire.

Ginette: C'est possible, car avant l'activité, je leur avais dit que je ne mettais pas de notes. En préparant quelques activités, j'ai réalisé que j'étais tellement prise par l'évaluation que je n'osais pas intervenir pour aider un enfant qui ne savait pas quoi dire ou un autre qui ne trouvait pas ses mots. J'avais peur de favoriser les plus faibles ou de donner plus de chances à ceux qui venaient en dernier parce qu'ils auraient profité de l'aide apportée aux autres.

Françoise: Et maintenant, après les quelques essais que tu as faits, t'impliques-tu davantage dans la communication?

Ginette: Oui, surtout auprès de ceux qui éprouvent plus de difficulté. Quand un élève cherche ses mots ou hésite, je lui en suggère. Ils sont tellement gênés de parler devant toute la classe que les plus timides en perdent leurs mots et leurs idées.

Marie-Paule: J'en ai deux qui n'ont pas réussi à parler encore; ils n'ont pas l'air très intéressés.

Françoise: Crois-tu que les enfants doivent toujours parler devant toute la classe?

Ginette: En deuxième année, le travail d'équipe, c'est bien limité; surtout en oral, ce n'est pas comme en mathématiques où ils peuvent faire des exercices à deux: les plus forts aident les plus faibles.

Françoise: Et pourquoi ne pourraient-ils pas s'entraider en oral? Pourquoi n'apprendraient-ils pas entre eux, sans ton intervention constante? Tiens, par exemple, si chacun devait décrire sa chambre à un autre qui ne l'a jamais vue, ne crois-tu pas que les questions de l'un amèneraient l'autre à être plus précis?

Ginette: Je n'ai pas beaucoup confiance... il faudrait que j'essaie pour voir, mais comment contrôler?

Marie-Paule: Mais ils vont parler comme à la maison ou comme à la récréation.

Françoise: Et alors?

Marie-Paule: Les activités d'oral, c'est pour leur apprendre à bien parler. Moi, je dois les corriger souvent: leur vocabulaire est tellement pauvre et ils prononcent mal. Quand un élève a fini de parler, on cherche ensemble ses fautes et ses défauts et on tente de s'améliorer d'une fois à l'autre. Dans le programme de ma commission, il y a une liste de mots à corriger pour chaque niveau.

Françoise: Regrettes-tu de ne pas trouver de telles listes dans le nouveau programme?

Monique: Moi aussi, quand j'ai observé le langage de mes élèves, ce qui m'a frappée d'abord c'est la pauvreté de leur vocabulaire et la quantité

de mots incorrects. Puis, en poursuivant mes observations, j'ai réalisé que ce n'est pas cela qui les empêchait de se comprendre. C'est plutôt la difficulté à préciser pour eux-mêmes et pour d'autres ce qu'ils veulent dire. Je sais maintenant que c'est ça que je veux travailler avec eux d'abord, bien plus que la forme: les anglicismes, la prononciation ou les erreurs dans les temps des verbes. Mais je ne sais pas au juste comment et je ne sais pas non plus ce que je ferai de la correction. Faut-il en faire? Je ne sais vraiment pas... quand je regarde mes élèves de septième qui ont dû être corrigés régulièrement par les années passées, c'est plutôt décourageant.

Marie-Paule: Ça profite au moins à quelques-uns; on ne peut rien faire contre l'influence du milieu familial.

Françoise: Ça me rappelle une amie qui venait du Nouveau-Brunswick et qui est venue travailler au Québec. Ses premiers mois furent très pénibles. Elle n'osait pas parler tant elle croyait sa langue incorrecte et elle éprouvait parfois de réelles difficultés à se faire comprendre des gens avec qui elle travaillait. Plus elle faisait d'efforts pour changer sa langue, plus ses parents et ses amis lui disaient quand elle retournait dans son milieu « parle pour qu'on te comprenne ». Un jour, elle a compris; la langue de chez elle était celle qui lui permettait le mieux de communiquer avec les siens alors qu'ici, au Québec, il lui fallait s'ajuster, apprendre d'autres mots, d'autres tournures, pour être comprise.

Ginette: Je vois bien quand je lis le nouveau programme et à mesure que je l'expérimente dans ma classe, qu'il n'y a pas que la correction. Jusqu'ici, je corrigeais beaucoup ou bien j'inventais des activités pour faire apprendre une dizaine de mots nouveaux, des noms de fruits et de légumes par exemple. Actuellement, je suis partagée. Les objectifs du nouveau programme sont bien différents de ceux de notre programme actuel. Je trouve que dans le programme de la commission on parle trop de correction alors que dans le nouveau on n'en parle pas assez.

Françoise: On y parle peu de correction, c'est vrai, mais on parle de situations variées où l'enfant apprend à adapter sa variété de langue à l'interlocuteur et aux exigences de la situation. N'est-ce pas ce que nous faisons nous-mêmes? Actuellement, par exemple, c'est un échange à quatre, mais il y a un magnétophone et vous me voyez prendre quelques notes; parlez-vous de la même façon que vous le ferez ce soir quand vous raconterez l'échange à votre mari?

Ginette: C'est vrai au fond. Mais avec le nouveau programme, les enfants apprendront-ils le « bon français » comme nous l'avons appris nous ?

Françoise: Je pense qu'ils auront appris plus. Ils auront été placés en situation de faire des choix et de s'adapter.

Monique: Ce que je découvre là-dedans, c'est que les enfants n'apprendront pas que des morceaux d'une langue, ils apprendront à communiquer. Jusqu'ici, je visais à ce que mes élèves s'expriment, mais j'ai vu au

cours de ma dernière expérience qu'on pouvait aller plus loin.

Ginette: J'ai été étonnée lors d'une activité de voir que mes élèves devenaient de plus en plus critiques. Certains disaient à d'autres « ton histoire n'était pas bien intéressante » ou bien « tu as raconté la même histoire qu'un tel ». Et les critiques étaient mieux reçues que si je les avais faites moi-même.

Marie-Paule: Et si on ne corrige plus les fautes et si on n'enseigne plus de mots nouveaux, qu'est-ce qu'on va faire ?

Françoise: Il y a encore beaucoup à faire ! D'abord, organiser des activités où les élèves découvriront divers aspects de la communication, ses intérêts et ses exigences, puis, les amener à observer ce qui se passe pour la réussir de mieux en mieux.

Marie-Paule: Je me demande si c'est à l'école qu'on doit apprendre ça ou si on ne l'apprend pas dans la vie quand on est obligé. Moi, j'ai appris à expliquer quand j'ai commencé à enseigner et si j'avais fait autre chose, j'aurais appris autre chose. Dans ma classe, j'ai organisé une activité où les élèves ont joué au vendeur et à l'acheteur. À part les plus timides, qui ont été pris par le jeu et qui ont parlé plus que d'habitude, je ne vois pas ce qu'ils ont appris à faire ce jeu.

Ginette: Moi, je pense que c'était bien sécurisant quand on avait des listes de mots à montrer ou à corriger et qu'on demandait aux élèves de résumer une histoire qu'on leur lisait. Au moins, on savait où on allait. Maintenant, c'est plus difficile : on est obligé de se fier à notre flair du moment ; on ne sait plus très bien quoi observer quand les enfants parlent. Je suis encore portée à ne voir que les fautes. Jusqu'ici, je ne lisais que les exemples d'activités proposés dans le programme et je les appliquais comme ils étaient décrits. Je viens tout juste de m'apercevoir qu'il y a des activités-types et qu'on m'y indique ce que je peux observer.

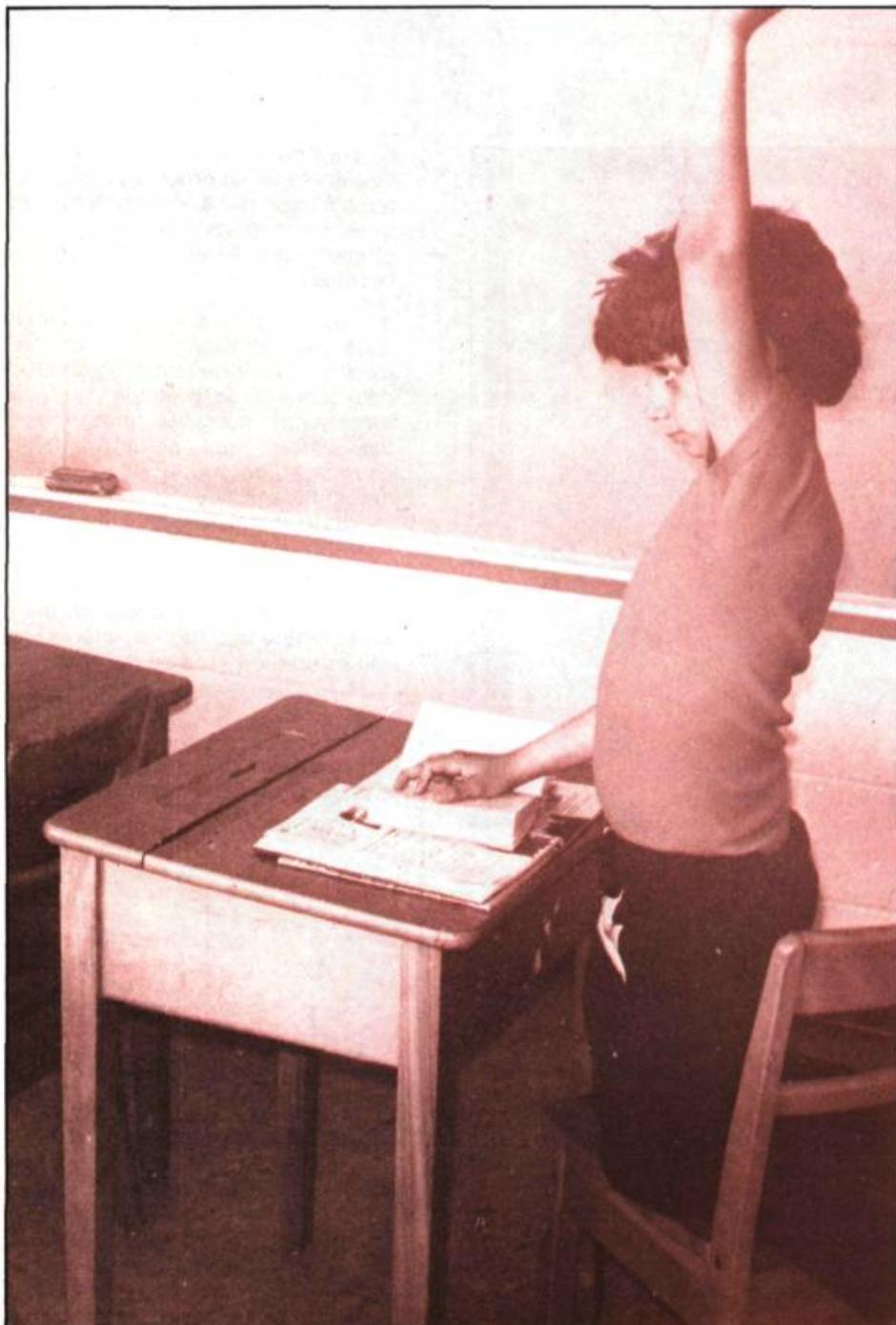
Françoise: Et ce que tu peux faire observer à tes élèves ; car je pense qu'ils sont capables d'observer ce qui se passe dans une activité de communication.

Monique: On ne nous a jamais appris à faire ça avant. J'ai appris à être plus consciente de ce qui se passait dans ma classe au cours d'une session d'animation. Je ne peux plus enseigner des notions comme avant ; je suis obligée de réviser ma relation avec les élèves. C'est exigeant !

Françoise: Dans la mesure où on s'implique dans la communication avec les enfants, c'est difficile et exigeant. C'était plus confortable quand on faisait de l'oral pour évaluer.

Monique: Ça me rassure, je ne suis pas si loin de ce qui est proposé dans le programme.

*Propos recueillis par
Françoise DULUDE*



EN MAI

Des expériences en classe